

Soirmagazine

Animé par Naima Yachir

Numéro 106

soirmagazine@yahoo.fr

L'ENTRETIEN
DE LA SEMAINE«Il ne faut pas
confondre école
buissonnière
et phobie
scolaire»

Dans cet entretien,
M^{me} Nadia Chaïd,
psychologue scolaire,
nous explique la notion
d'école buissonnière et
à partir de quand la
sonnette d'alarme doit
être tirée. Les questions
relatives à ce sujet y
sont traitées.

Lire en page 12

C'EST MA VIE

Le tombeur
de ces dames

Elle qui, d'habitude,
se distinguait par sa
simplicité a voulu
épater Wahab le jour
de leur premier rendez-
vous. Souhila laissa
tomber ses cheveux sur
ses épaules et enfila sa
jolie robe noire et son
imperméable beige.
Wahab se trouvait déjà
à la bibliothèque,
il l'attendait.

VOYAGE CULINAIRE

Left bel l'ham

Nous allons voyager
dans D'zair lekdim
pour y découvrir un
plat très ancien très
prisé par nos mères et
grands-mères mais qui
est aujourd'hui perdu
dans les mémoires de
cette nouvelle
génération fervente
des repas légers et
faciles à concocter.

Lire en page 13

L'école buissonnière ou l'autre
façon d'apprendre la vie

Anecdotes scolaires ou vraies dérives, l'école buissonnière est vécue différemment d'une personne à une autre. Pour les uns, cette expérience a été un moment de liberté ou de loisir ; pour d'autres, ces escapades scolaires étaient une véritable échappatoire ou un appel au secours. Il y en a même qui l'ont considérée comme une autre façon d'appréhender l'avenir ou d'apprendre un métier.

**Souhil Z., agent administratif,
la trentaine : «J'ai pu me faire
de l'argent de poche»**

A l'énoncé de notre question, Souhil esquive et tente de ne pas y répondre. Eh oui, futur papa, il ne veut surtout pas donner le mauvais exemple. «Vous savez, j'étais très jeune, et avec du recul, je me dis que j'ai échappé à beaucoup de mauvais coups. Je me dis que Dieu m'a protégé.» Pour Souhil, l'école buissonnière a commencé par hasard : «J'ai vu des camarades au CEM qui, un jour, ont décidé de ne pas entrer au collège. J'ai fait comme eux et je suis resté devant le portail de l'établissement. Et puis, j'ai continué à le faire même seul. Cela me prenait quelques jours sans raison valable. Et puis, j'ai commencé à traîner avec un voisin qui a décidé de quitter le collège. Il voulait être manœuvre. Il y avait des jours où je le suivais sur les chantiers. Tout en poursuivant mes études, je séchais souvent les cours, c'est comme ça que j'ai très bien appris le métier d'électricien.» La réaction de ses parents a été explosive : «Lorsque mes parents recevaient des convocations de l'école, je m'arrangeais toujours pour que ma mère s'y rende seule. En cours de route, je lui racontais que tel professeur me faisait des misères ou bien que mes camarades étaient méchants avec moi, qu'ils me jalouaient. Au CEM, ces arguments fonctionnaient très bien. Mais il faut dire que je ne m'absentais pas souvent. En revanche, au lycée, il m'arrivait de ne pas me rendre en classe pendant une semaine, voire un mois. Mon père entraînait dans des colères noires. Il ne comprenait pas pourquoi je ressentais le besoin d'aller traîner dans les chantiers, à vouloir à tout pris me faire de l'argent alors qu'il m'en donnait. Avec du recul, je me pose aujourd'hui les mêmes questions.



Photos : DR

«J'ai commencé à suivre
mes amis dans l'école
buissonnière dès le
primaire. Cela était
fréquent après les
examens de fin d'année.
Et puis, cela s'est
poursuivi au CEM et au
lycée. Je ne voulais tout
simplement pas être le
lâche de la bande, quitte
à avoir des problèmes avec
mes parents.»

Ce n'est qu'une fois avoir raté mon baccalauréat que j'ai arrêté de faire l'école buissonnière. Je me suis mis sérieusement à mes études. J'ai vu de très près la déception de mes parents.

Ils m'ont tout donné sans que je puisse rien leur offrir au retour.»

Anecdotes scolaires ou vraies dérives, l'école buissonnière est vécue différemment d'une personne à une autre. Pour les uns, cette expérience a été un moment de liberté ou de loisir ; pour d'autres, ces escapades sco-



laires étaient une véritable échappatoire ou un appel au secours.

Il y en a même qui l'ont considérée comme une autre façon d'appréhender l'avenir ou d'apprendre un métier. d'être nostalgique, Souhil finit son récit sur une pointe positive : «Mais bon, j'ai maintenant une licence et un vrai savoir-faire entre les mains et je suis un très bon électricien.»

**Halim O., la quarantaine,
métier libéral : «Je ne voulais
pas être le lâche de la bande»**

Halim assume pleinement les expériences vécues lors de l'école buissonnière. En présence de ses trois enfants, il témoigne avec un langage codé. «Je suis très sévère avec eux. Je ne veux pas leur donner des idées ou casser l'image que je donne de moi en leur présence», explique-t-il quant à sa façon de témoigner. «Vous savez, lorsqu'on habite un quartier populaire, il est important de suivre ce que font les autres, sinon, vous êtes automatiquement stigmatisé ou mis à l'écart. J'ai commencé à suivre mes amis dans l'école buissonnière dès le primaire. Cela était fréquent après les examens de fin d'année. Et puis, cela s'est poursuivi au CEM et au lycée. Je ne voulais tout simplement pas être le lâche de la bande, quitte à avoir des problèmes avec mes parents par la suite. Mes parents en souffraient énormément, mais je ne le voyais pas. Ce qui comptait pour moi, c'était d'être accepté par mes amis et copains. Je peux même dire que je faisais en sorte d'être le leader», poursuit Halim. Et pour conclure : «Vous savez, j'ai bien tourné par rapport à mes amis. Mes parents ont pu

Par Sarah Raymouche

bien m'encadrer à la fin du cursus secondaire et même à l'université. Heureusement pour moi. Mais je garde du bon et du mauvais de l'école buissonnière. Le mauvais : j'ai appris à fumer et à faire des bêtises ; le bon, les souvenirs vécus avec mes amis.»

**Nawel M., 40 ans, profession
libérale : «Je lançais un SOS»**

«Ah! l'école buissonnière.» C'est en ces termes que Nawel entame son récit. «Oui, j'ai fait l'école buissonnière au lycée. Sans bande, sans influence, sans rien. Je le décidais toute seule lorsque cela me plaisait. Je pense que je le faisais pour enrager mes parents, surtout ma mère. Je ne faisais rien de mal. Je n'entrais pas à l'établissement et je restais devant le portail à regarder les gens passer. Je voulais que ma mère s'occupe de moi.

Elle n'arrivait pas à comprendre que ce n'était pas le fait de me déposer le matin et de me récupérer le soir qui prouve qu'elle s'intéressait à moi.

Il m'arrivait même d'entrer à l'établissement, d'assister au premier cours et d'en ressortir par la suite. Lorsque mes parents ont reçu la première convocation, ils m'ont tout simplement lessivée. Je me disais enfin, j'existe. Dès que je me remettais à travailler et que je ne leur causais plus de problèmes, ils ne me voyaient plus. Alors, je récidivais.» Par la suite, Nawel intègre une bande de jeunes filles plus âgées. «Je me disais que mes parents ne s'occupaient pas assez de moi, alors autant intégrer une bande d'amies. Je faisais comme elles.

Je traînais avec elles, je me rendais avec elles à leurs rendez-vous galants. Cela me faisait peur mais en même temps m'attirait. C'est à ce moment-là que ma mère s'est rendu compte que je changeais de comportement. Un beau jour, elle s'est présentée au lycée sans rendez-vous et bien sûr je n'y étais pas.

Elle est restée à m'attendre toute la journée devant l'établissement et elle a vu la bande d'amies que je fréquentais. Elle est restée calme sans rien me dire. Elle a pleuré en silence. Quelques jours plus tard, mes parents ont décidé de me transférer vers un autre établissement sans aucune remontrance. Ma mère est devenue très proche de moi. Elle a compris que je lançais un SOS. Heureusement, il a été entendu.» ■

ATTITUDES

Par Naima Yachir
naiyach@yahoo.fr

L'argent ne fait pas le bonheur

Si elle n'épouse pas Khaled, elle en mourrait. Elle n'avait d'yeux que pour lui, et rêvait de vivre avec lui. Ainsi soit-il. Ni son père ni sa mère n'ont pu la raisonner. Le prétendant n'était pas le bon parti, bien qu'il soit riche. Il était en instance de divorce, et cela ne plaisait guère à sa famille. Quant à Khaled, Zineb aux grands yeux verts, au corps de mannequin était la seule à lui faire oublier sa première épouse que maman lui avait choisie. Leurs fiançailles furent les meilleurs moments de sa vie. Les sorties, les dîners dans les plus grands res-

taurants, les cadeaux de valeur, il dépensait sans compter pour sa dulcinée. Et quand il lui demanda de quitter son emploi, Zineb n'hésita pas une seconde. «Tu n'as pas besoin de travailler, je suis là pour satisfaire tous tes désirs.»

Après moult négociations, le mariage fut fêté dans l'ostentation et Zineb rejoignit son appartement. Khaled a veillé à ce que tout soit parfait : des meubles luxueux, des articles ménagers dernier cri ; bref, la maison de ses rêves, en attendant que la construction de sa somptueuse villa soit achevée. Le couple baignait dans le bon-

heur. Khaled était devenu son ombre et elle ne bougeait pas sans lui. Quand elle lui demanda de prendre des cours de conduite, Khaled fut outré : «Il n'en est pas question, je serai ton chauffeur et je te conduirai où je veux.» Zineb commençait à déchanter. Elle n'avait pas le droit de sortir sans sa présence et ne conduira jamais la rutilante Mercedes. Désormais elle s'occupera de ses trois enfants et de son intérieur. Ses visites chez ses parents étaient régulées par Khaled et elle n'avait jamais le droit de décrocher. Elle était coupée du monde. Et quand il sortait le matin, il verrouillait la porte. «Ton frigo est bondé, tes placards bien achalandés, tu n'as nullement besoin de sortir. Et puis, je t'appellerai toutes les demi-heures, je saurai si tu as besoin de quelque chose.» Trop pris par son travail, il l'accompagnait de moins en moins dans ses très rares sorties. Lorsqu'il devait réceptionner un container, décharger de la

marchandise dans ses dépôts ou signer les contrats de location, et que Zineb devait se rendre au bain ou conduire ses enfants chez le médecin, il chargeait ses neveux de le faire.

Une voiture toute neuve était mise à leur disposition. Zineb dépérissait à vue d'œil, ses enfants sont devenus sa raison d'être. C'est pour eux qu'elle s'est résignée. «Ils grandiront et comprendront, j'espère.» Le faste dans lequel elle vit lui donne envie de vomir. Plus rien ne l'épate. Pire, elle déteste sa nouvelle maison. Les pleurs sont devenus pour elle le seul moyen de communication. Elle donnerait cher pour changer de vie et déteste celles qui l'envient. Elle répétait à sa mère : «Je suis en train de mourir à petit feu. Mon Dieu, si c'était à refaire, j'aurais épousé un mendiant, et je suis sûre que l'eau et le pain, qui constitueront mon unique nourriture, auront le goût du bonheur.» ■